

Bernard Noël

La Peau et les Mots



P.O.L

La Peau et les Mots

DU MÊME AUTEUR

aux éditions P.O.L

Journal du regard
Onze romans d'œil
Treize cases du je
Le 19 octobre 1977
La Reconstitution
Portrait du Monde
L'Ombre du double
Le Syndrome de Gramsci
La Castration mentale
Le Reste du voyage
La Langue d'Anna
L'Espace du poème
Magritte
La Maladie du sens
La Face du silence

aux éditions Fata Morgana

Une messe blanche
Souvenirs du pâle
Le Double Jeu du tu (en
coll. avec Jean Frémon)
D'une main obscure
Le Château de Hors
Le Tu et le silence

aux éditions Flammarion

Les Premiers Mots
Poèmes 1

aux éditions Gallimard

Le Château de Cène
André Masson
La Chute des temps

aux éditions Ryoan-ji
(André Dimanche)

Marseille New York
Trajet de Jan Voss

aux éditions Talus d'Approche

Le Sens la Sensure
La Rencontre avec Tatarka

aux éditions Unes

Fables pour ne pas
Extraits du corps
Le Lieu des signes
Vers Henri Michaux
Correspondances avec
Georges Perros

Lettres verticales

aux éditions Stock

Le Roman d'Adam et Eve

aux éditions Ombres

La Maladie de la chair

aux éditions du Scorf

Site transitoire

Mémoire du livre

Dictionnaire de la Com-
mune

Bernard Noël

La Peau et les Mots

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Cet ouvrage a été publié pour la première fois
en 1972 par les éditions Flammarion
dans la collection « Textes ».*

© P.O.L éditeur, 2002

ISBN : 2-86744-919-7

www.pol-editeur.fr

CONTRE-MORT

25/29 septembre 1954

moi
qui chaque jour creuse sous ma peau
je n'ai soif
ni de vérité ni de bonheur ni de nom
mais de la source de cette soif
je ne promène pas mon petit démon bien policé
j'en ai dix mille me rongant
et je leur souris
non pas comme une Joconde
non pas comme un bouddha satisfait de son détachement
non pas comme un yogi à l'âme soigneusement musclée
mais comme un homme
auquel tous les chemins ne sont pas bons
et
à mesure que le creux là-dessous va grandissant
d'étranges machines apparaissent dans mon corps

et d'abord cet œil qui a percé à la racine du nez et qui
me fait douter de la valeur de mes yeux
condensation du regard
triangle à l'intérieur de mon crâne

triangle sans base tel un entonnoir ou s'engouffrent les
cris venus de la moelle épinière et du ventre (du
ventre dans lequel pousse un énorme faisceau de
racines flexibles et dures comme des aiguilles
d'acier)

triangle dont les parois incandescentes tracent dans le
cerveau une brûlure drainante
une brûlure qui est la présence même
la présence des choses qui entrent en moi comme une
décharge
une décharge brisant les écailles
brisant la paille et la poutre
brisant le filtre et les dents

il faudrait dire comment
dire la vision claire de cet œil
qui n'a ni tendresse ni cynisme ni compassion

mais qui est vide
et inexorable

tel un nuage d'abeilles au-dessus du gouffre
la présence approche
pattes de miel
douceur tiède
et
soudain
les mille piqûres des dards
il n'y a pas d'autre issue que le saut
mais

LE VIDE PORTE

les yeux regardent à travers le seul œil
et dans l'épaisseur de midi
les choses entrent dans mon corps
l'espace se retrousse
dedans est immense

alors
tentation d'organiser aussitôt la conquête
et d'en jouir
il fait soleil sous les épaules

j'ai une âme
je comprends
et la conscience se prenant pour l'être
voici le règne de l'outil
alors
la grâce fait caca dans la cervelle
et la convexité du corps
touche à celle du ciel
et je dors
comme un dieu remonte dans la gorge du père

il faut dire
non à non et non à non non
il faut retraverser la peau et vider dehors tout ce dedans
il faut planter les yeux du côté rouge de l'écorché
et lécher le col de ses vertèbres
et tomber dans ce trou
et patauger dans son ventre
et baratter son sperme
il faut se crever les yeux pour boire le regard des ancêtres
et la distance entre la fin et le commencement
avec de grands lapements de gencives molles

il le faut malgré soi
malgré les livres et la douleur
malgré la pierre noire de l'occulte et les alphabets de
 la divination
et le pli de la symétrie
et le sens unique du cœur

JE SUIS BIEN QUE JE PENSE

et que je me regarde penser
m'obligeant à me chier moi-même dans la merde de
 ma pensée
au lieu de rayonner
immobile
tel le soleil

comme l'espace est étalé tout entier dans l'univers
de même le temps est étalé tout entier
et de l'un à l'autre circule une gravitation
analogue à celle qui tire de ma chair

ma pensée
selon un engrenage jamais dit
bien qu'il soit la seule chose à dire

quel silence
quel regard
à cet instant du reflux où la vie laisse à sec l'os de la
structure et le sillage des nerfs
à cet instant où l'intuition se lève malgré l'orage des
gestes et du savoir
à cet instant du bas où la chair laisse apparaître les
vieilles traces au fond desquelles suinte le sourire
qui fabriqua les dieux

et la conscience
parmi les dents mortes des ancêtres
n'est plus que le couteau de pierre à dépecer l'apparence

alors
l'œil
visse
lentement
son regard
dans le cerveau
et la douleur au ralenti perce
et sépare
tant et si bien que transparait le circuit
entre matière et immatère
le vieil engrenage
entre le moi qui tient chair ouverte
et le je qui vient s'y nourrir

alors
lumière
blanche
partout
comme si la viande était raclée d'en dessous
comme si une à une
chaque cellule était portée au blanc par le feu qui est
dans le feu
et de la bouche de la bouche de la bouche sortent les
mille petites pattes invisibles de CELA

de cela qui perpétuellement coule dans le creux de mon
contre-corps
pour agglutiner mon temps et mon je

mais la lumière s'éteint
et revoici *mon* corps avec ses trous ses yeux
et le creux de son creux
et la goulée de sel le tuyau à salive le grand chantier de
la défécation
le double huit du sang et la mer du dedans où rotent
tant de râles
et la vision n'est plus que le pas douloureux d'une vis
arrachée

je me souviens
et quelque chose fait le noir
pour développer ce moment
où le corps suait de la pensée
où la pensée démoulait le corps

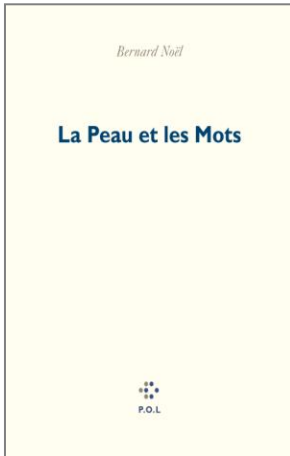
SITUATION LYRIQUE
DU CORPS NATUREL

1956

Je survis à force de racines. La chair aurait déjà coulé comme une terre grasse, mais les nerfs la retiennent. Les nerfs végétatifs. Les autres sont usés. Quelle floraison blanche autour des os, avec d'épaisses touffes flexibles qui se nouent, tandis que pâlisent les algues que de longues marées viennent plaquer contre les dernières vertèbres. L'eau est lourde et amère. Ma soif dévale le canal de la moelle, roulant tout l'imbuvable qui racornit ma gorge. Le silence plane entre les épaules et la mer, c'est le prélude à une nouvelle aspiration des profondeurs. L'œil cherche de nouveaux domaines dans la région du cœur, mais tout végète. Les orbites ont blanchi. Il n'y a plus ni paupières ni larmes. Le sang s'est retiré. Les poumons ne sont que des mottes de bulles. Pourquoi penser ? si le cerveau venait à s'allumer, il y aurait encore de la suffocation, puis du vertige et puis de la succion interne. Tout ce calme est un piège. Je le sais. Il ne m'avance à rien de le savoir. Le squelette est lointain derrière ce savoir déformant. L'œil en arrive à tourner sur lui-même. La langue lèche

le peu de nuit qui reste entre les dents, et la bouche demeure ouverte, avide. Tous les gestes imaginables sont au loin, dans la buée de la surface. Je tente une autre attente, mais, maintenant, mourir n'a pas de fin. Ni vivre. Tout ce que j'ai connu est en train de faire de la peau. Mon corps va devenir étroit. Je fléchis quelque part. Je deviens bleu sur les membranes des viscères. Je grimpe à l'arbre des vertèbres. Dans mon crâne trop sec, des perceptions poudroient. Elles s'anéantissent l'une l'autre, à toute vitesse. Je suis plein de pelotes d'aiguilles. Il faudrait recompter les jointures, refaire le squelette. Il est trop tard. J'assiste à l'érosion, insoucieux d'ailleurs que tout en moi devienne sable dans les marées du ventre. Et cette mer sans origine ? Qu'importe. Passer non plus n'a pas de fin. Minute passée, minute passée, goutte à goutte. Est-il vrai que la pluie n'ajoute ni n'enlève rien à la mer ? Oui et non. Toujours, oui et non. Les yeux tournent. Dedans égale dehors. Et dedans dedans, il y a dehors. Avais-je huit ans ou mille ans, hier ? Peut-être l'un et l'autre. Trop de cercles à l'intérieur des os, trop de chiffres sur mon arbre. Je ligote mes phalanges comme du bois sec en attendant cette peau neuve qui me vieillira d'encore mille ans quand j'aurai huit ans. Et puis ? Et puis cette mer pleine de sel, pleine de gestes, pleine d'échos, et puis battante sans cesse au bord du cratère mouvant. Je

Achévé d'imprimer en juillet 2002
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1782
N° d'imprimeur : 021537
Dépôt légal : juillet 2002
Imprimé en France



Bernard NOËL
La Peau et les Mots

Cette édition électronique du livre
La Peau et les Mots de BERNARD NOËL
a été réalisée le 26 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juillet 2002
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867449192 - Numéro d'édition : 2627).
Code Sodis : N46433 - ISBN : 9782818009758
Numéro d'édition : 230879.